



*Marcel Spada et Janine Maschès
sur une plage toulonnaise. Été 1954.*

Toulon, années 50

Lorsqu'il arrive à Toulon pour prendre son poste au collège Rouvière, à la rentrée 1948, Marcel Spada effectue un retour aux sources. N'est-il pas natif d'Hyères, ancien élève de l'Ecole normale de Draguignan ? Fils unique d'un couple modeste, l'enfant prodige revient au pays par devoir de fidélité. Pourtant une scolarité brillante à l'Ecole Normale Supérieure de Saint-Cloud, un séjour à l'Institut français de Florence pour travailler sur « La fortune et l'influence de Paul Valéry en Italie », un stage au lycée Chateaubriand à Rome où il a enseigné à des enfants de diverses personnalités du monde culturel et politique, auraient pu aiguïser son appétit pour de nouveaux horizons. Mais le jeune homme est rêveur, intériorisé, intimement lié au sud et, surtout, il a voué sa vie à la poésie. Que lui importe le reste ?

Marcel Spada est né le 25 mai 1923 dans la même maison du vieux Hyères que le grand prédicateur Jean-Baptiste Massillon, auteur de l'oraison funèbre de Louis XIV et des sermons du *Petit Carême* qui instruisirent Louis XV¹. Une demeure qui, à ce titre, reçut au siècle suivant la visite de Chateaubriand. N'est-ce pas le signe de son élection secrète pour la littérature ? Et puis Hyères a enchanté ses premières années. C'est une ville méditerranéenne marquée par l'enracinement et l'ouverture. Fière de ses vestiges grecs, elle mêle les Provençaux, les Italiens qui ont fait souche au milieu du dix-neuvième siècle comme le grand-père maternel de Spada et les Anglo-Saxons, si nombreux depuis la venue de la reine Victoria qu'il a fallu construire une église anglicane et prévoir des pages en anglais dans la presse locale.

Marcel se souvient de ses camarades d'école à l'accent étranger. Cette ville cosmopolite le fait rêver et ces impressions d'enfant suscitent son imagination. Il y a des présences auréolées de prestige qui prennent une existence fugace à la faveur des conversations des adultes. On connaît le maçon qui travaille chez les Noailles et on voit leurs enfants qui se promènent sur des poneys, on perçoit la venue de leurs amis surréalistes, on sait où le comte loge Georges Auric. On est ami avec la couturière qui habille les riches Anglaises. On apprend que Simone Bériaud, qui dirige un théâtre parisien, vient d'acheter un vignoble en bord de mer. On parle de Paul Bourget, de sa majestueuse villa palladienne construite autour d'une citerne, sur les hauts de Costebelle.

Depuis toujours, cet enfant sage est le meilleur ami des livres et il remplit des pages d'écriture. A neuf ans, il esquisse un roman noir mais il préfère la poésie : il écrit des dizaines de vers qu'il détruit aussitôt car son regard est sévère, son ambition exigeante. Il se coule dans les pas de Mallarmé, comme en témoigne ce quatrain, extrait d'un sonnet de jeunesse :

Dans son rocher de mousse où règne un chloroplaste,
Le sygnathe endormi, au nid clippéiforme
Rêve au dieu bi-caudé, le monstre de sa caste
Et sa cogitation appesantit son somme.

Marcel dit ce poème à la cérémonie d'accueil des nouveaux élèves de l'Ecole normale de Draguignan. Cet élan d'écriture hermétique lui procure aussitôt l'amitié des aspirants poètes présents dans cette assemblée d'impétrants.

Très jeune, il s'initie à la littérature contemporaine. Il aime Gide et Claudel. Il lit tout Valéry, découvre Supervielle et les Surréalistes. A dix-neuf ans, Michaux et Ponge lui révèlent, en même temps, d'autres univers poétiques dont il apprécie la force et le style. Son écriture change à leur contact. Il recherche tous leurs recueils et leurs écrits, épars dans les revues qui se sont multipliées pendant la guerre.

A la fin de ses études à Draguignan, il est admis comme boursier au lycée Fauriel à Saint-Etienne, l'un des deux centres qui fonctionnent en zone libre pour préparer Saint-Cloud². En 1945, il est mobilisé à Rueil-Malmaison et il se trouve au camp d'entraînement du Ruchart, près d'Azay-le-Rideau au moment de la Libération. A la rentrée suivante, il intègre l'Ecole Normale Supérieure. A son retour d'Italie où il est allé préparer son mémoire et faire son stage pédagogique, il

choisit d'enseigner. Dès l'obtention de son Certificat d'aptitudes, il est nommé au collège de Die, dans la Drôme. L'année suivante, Toulon l'accueille, non pas au lycée classique, mais en face, de l'autre côté du boulevard de Strasbourg, au collège Rouvière, filière moderne et professionnelle.

Spada enseigne avec enthousiasme et il s'investit bien davantage encore pour la poésie. Un collègue « cloutiste », Louis Maggiani, lui demande d'encadrer un petit groupe d'élèves qui souhaitent écrire. Il écoute leurs vers, leur lit les siens et ceux des auteurs contemporains. Il y a là, parmi ces jeunes gens, Michel Flayeux, Marcel Migozzi et André Portal. Spada leur montre un chemin poétique qu'ils suivront car ils publieront plus tard des recueils de poèmes et dirigeront des revues³.

Dans ce Toulon des années cinquante, l'attrait de la cité n'est plus à la basse ville avec ses effluves d'amour qui inspirèrent Jean Aicard, pas plus qu'à son port et à ses bars borgnes où Léon Vérane goûta l'amertume d'un impossible ailleurs, ni même aux lieux interdits dont Farrère et Cocteau recherchèrent la fumée bleue⁴. Non, Toulon panse ses plaies. Le sabotage de la Flotte a dévasté le port et les bombardements ont ravagé des quartiers entiers. Toulon se reconstruit. La vie culturelle accompagne ce renouveau dans un élan d'espoir et d'idéal, de foi dans la modernité, de volonté de partage et d'éducation populaire. Spada est partout sollicité, sans doute d'abord en raison de son âge, mais plus sûrement grâce à l'étendue de ses connaissances, l'excellence de son jugement, sa passion des lettres. Le professeur Granarolo qui tient la chaire de latin grec au lycée, lui demande de créer un cours de culture générale pour les bacheliers désireux de présenter la propédeutique et d'accéder à l'université. D'autres l'invitent à donner des conférences destinées non seulement aux élèves mais ouvertes aussi à tout public. Ce sera l'occasion de montrer l'apport des Surréalistes, de mieux faire connaître Eluard, de placer Victor Hugo en poète du XX^{ème} siècle... Et, pour la très active association Guillaume Budé, Spada présente le théâtre contemporain dans son rapport avec les mythes grecs, avec une prestation illustrée d'extraits de *La Machine infernale* de Jean Cocteau, joués par les élèves de l'Ecole d'art dramatique d'Armand Lizzani⁵.

Toutes les activités du professeur laissent encore du temps au poète qui s'informe de l'actualité en lisant des revues comme les *Cahiers du Sud* ou *Signes du temps* et des ouvrages parus dans la collection *Poètes d'aujourd'hui* de Pierre Seghers. Et il découvre les nouveautés à la librairie Rebufa, dans la rue d'Alger, bien connue des

amis des lettres. Depuis qu'il a quitté Saint-Cloud, des collègues de sa promotion lui demandent des poèmes pour les publier dans le bulletin de l'Ecole et différents journaux. Il les signe le plus souvent : « Jérôme Bardini ». Ce pseudonyme montre peut-être qu'il désire, comme le héros de Giraudoux, s'évader d'une existence trop conventionnelle. Sans doute aussi, natif du signe des Gémeaux, il éprouve le besoin de dédoubler sa vie quotidienne en donnant libre cours aux élans de son imaginaire. Cette part secrète va bientôt se révéler davantage. De nouvelles rencontres vont lui permettre de s'affirmer non plus seulement comme pédagogue mais aussi comme poète, car l'année 1950 lui donne l'occasion de fréquenter un autre monde, celui de la création artistique.

A la faveur d'un échange de correspondances, Gilbert Lamireau, le directeur de *Signes du temps*, l'incite à se rapprocher de Marius Bruno⁶ qui vient de recevoir le prix Tristan Corbière pour son recueil de poésies *La petite espérance*. L'homme est discret, modeste. Il a le ton élégiaque et sincère. Ils sympathisent. Marius Bruno lui présente Serge Varaud, un jeune peintre qui a ouvert un atelier-galerie, 20 rue d'Entrechaus. Artistes et poètes s'y côtoient, l'intérêt va à l'abstraction pour les uns, à la nouveauté formelle pour les autres. Vernissages, discussions et lectures y favorisent les rencontres et les échanges. Varaud, qui a été élève à l'Ecole des Beaux-Arts, mène avec un égal dynamisme sa création artistique et son goût du partage.

Tout commence quelques années auparavant lorsque, avec trois camarades, Janine Maschès, Henri Mathis et Robert Meiffret, ils louent un atelier pour peindre à leur manière et laisser libre cours à leur créativité. Très rapidement, ils passent à l'abstraction, encouragés par l'exemple de Fély Mouttet, le directeur de l'Ecole qui les accompagne dans cette démarche hardie. En février 1948, « La Gentilhommière » les expose à Paris. Ce sont « sept peintres » qu'un goût commun pour la nouveauté conduit dans la capitale⁷. Varaud et ses amis sont accompagnés de trois artistes toulonnais reconnus : Fély Mouttet, Olive Tamari et Georges de Mostuéjols⁸. Les contacts sont fructueux puisque, durant l'été, Varaud et Tamari participent au Salon des Réalités Nouvelles, une importante manifestation d'art abstrait au Palais des Beaux-Arts de la ville de Paris, initiée par les peintres Auguste Herbin et Félix Del Marle⁹. Varaud est passionné par la multiplicité des expressions non figuratives d'autant que cette année-là, le Salon s'internationalise avec la présence de dix-sept pays différents. Les Argentins l'intéressent particulièrement avec leur *Arte Madí* qui mêle

l'énergie de tous les arts, associant poètes, auteurs dramatiques, peintres, chorégraphes, architectes¹⁰...

Conforté dans ses intuitions, Varaud convainc ses amis de créer un groupe. Ils le nomment « Dissonance » pour affirmer leur volonté novatrice face à leurs collègues des Beaux-Arts qui rechignent à abandonner le motif. Dès lors, les expositions se succèdent dans l'enthousiasme de la découverte et de la création abstraite, chez Varaud, au musée des Beaux-Arts et dans plusieurs villes de la Côte d'Azur¹¹. En avril 1949, La Gentilhommière les invite à nouveau, cette fois pour une exposition collective avec cinq autres artistes des Réalités Nouvelles, et non des moindres, puisqu'il y a parmi eux Del Marle et Herbin. Ce dernier vient d'y faire une exposition personnelle et d'y présenter *L'Art non figuratif non objectif*, un ouvrage où il codifie les principes de son « alphabet plastique »¹². Au mois de juillet suivant, les Toulonnais « montent » tous aux Réalités Nouvelles emmenant avec eux Jacint Salvadó, un ami de Picasso qui habite une partie de l'année au Castellet dans le Var¹³.

En 1950, l'année où Spada rencontre Varaud, ces peintres débordent d'énergie. Ils sont tous présents au Salon et Olive Tamari en devient l'un des principaux responsables¹⁴. De plus, le magazine *Art d'aujourd'hui* commence à parler du « groupe de Toulon » car l'un de ses critiques, Pierre Guéguen, vient de s'installer dans la ville et il soutient leur mouvement¹⁵. À l'automne, Varaud crée *Rythme 50*, une revue où il affirme ses conceptions esthétiques. Il associe les poètes aux plasticiens dans cette publication artistiquement conçue, dont la page de couverture est illustrée d'une gravure originale à chaque numéro¹⁶. Ses œuvres et celles de ses amis montrent leur goût pour une abstraction géométrique et colorée¹⁷. Du côté des poètes, il donne la parole à de fortes personnalités, aux textes marqués par un travail sur le langage ou par l'expression d'une sensibilité très vive. D'une plaquette à l'autre, on découvre ainsi Marius Bruno, Pierre Boujut, Marcel Béalu, Lucien Becker, André Martel... A propos de ce dernier, *Rythme* dévoile le langage original du « Martélandre » juste avant la parution de son ouvrage majeur : *Le Paralloïdre des Çorfes*¹⁸.

Spada suit avec intérêt les activités de Dissonance et il s'associe à son effervescence créative, appréciant la remise en question des cadres formels. Il suggère à Varaud d'alléger l'orthographe du titre de la revue en l'écrivant : *Ritme*, pour lui donner un aspect plus moderne et le mettre en adéquation avec les principes du Groupe¹⁹. Sur les quatre numéros de cette nouvelle formule²⁰, il intervient trois fois. Comme

traducteur, pour un hors-série intitulé *Madinemsor*, il donne une version française des textes de Gyula Kosice et de Valdo Wellington, les créateurs de l'*Arte Madí*. Et comme poète, il participe à deux numéros. D'abord à celui du mois d'avril²¹, où il présente le poème « Diable à quatre ou les saisons ». Il le signe « Salvadour », un pseudonyme choisi pour la douceur de sa sonorité et parce qu'il évoque une colline de sa ville natale qui regarde la mer. Il est en compagnie de sept autres poètes²² et parmi tous leurs textes, en majorité de tonalité pessimiste, le sien ouvre les espaces du rêve avec la légèreté de la jeunesse et la souplesse d'un imaginaire créatif²³. Le rythme est musical, les figures créent un univers à la fois simple et magique. Par exemple, à l'évocation du printemps, on partage la joie cosmique du poète suggérée par l'humanisation de la nature et par l'étrangeté d'un monde familier où la présence des dieux inverse les valeurs :

Les yeux des fleurs s'ouvriront
Les cloches danseront d'aise...

Le printemps est une pieuse
allégresse de Daimons.

Sa seconde participation est de beaucoup plus importante. Grâce à Varaud et à *Ritme* Spada publie son premier recueil, intitulé avec humour *Aritmie*²⁴. Composé de six poèmes, il se présente sous une jaquette décorée par des lignes brisées, au tracé net, aléatoire avec, au centre, une délicate empreinte de couleur rose en accord avec des vers qui disent l'amour. Ou plutôt les battements arythmiques d'un cœur dans l'attente d'être pris comme le montre, dans ce poème, la cadence d'un alexandrin sur deux, disloqué selon un tempo ternaire.

Petit cœur
cœur cogneur
si l'on t'ou-
vrait la porte
le front bas des captifs s'inonderait d'aurore
et tes coups
affermiss
par l'écho
des douleurs
ébranleraient enfin nos Taudis de Justice
puis la nuit
aux yeux clairs
brûlerait
d'espérance
chaque matin naîtrait dans les bras du dimanche

petit cœur
cœur cogneur
si l'on t'ou-
vre la porte

Colombe tu reviens sur l'arche du printemps ! (« Cœur »)

L'accent est mis sur les procédés rythmiques avec ces répétitions : « petit cœur / cœur cogneur » et ces ruptures : « si l'on t'ou-/vrait la porte » qui miment le battement, conformément au cadre de référence, celui de la revue *Ritme*, avec son titre « Aritmie ».

Les cinq autres poèmes témoignent, tout autant que celui-ci, d'une grande maîtrise de l'art poétique. Echos sonores et allitérations donnent un tour musical qui compensent l'absence de rimes. Le lexique simple, concret, s'émaille de néologismes (« on l'emblafarde en l'éveillant à l'appel de chaque guillotiné ») et de métaphores complexes (« chaque matin naîtrait dans les bras du dimanche »). Les images dénotent la fraîcheur d'esprit, la fantaisie, la sensualité du poète (« Il pleura quelques rosées puis éclata de soleil » ; « sel de soleil / mangé aux lèvres » ; « et la houle / se convulse / dans les cœurs »).

Sur le plan thématique, des poèmes suggèrent la dureté de la vie diurne qui astreint les corps, les cœurs et les esprits au détrimement du rêve et de l'imagination (« sa mémoire était restée dans le bec des hirondelles » ; « de grands pans de brouillard étouffent le matin »). Dans d'autres textes, transparait le désir de connaître un amour aussi vaste que l'univers, sous l'égide de Vénus (« toute la mer, tous les nuages / quelques secondes enlacés » ; « grande caresse / o main méditerranéenne / [...] la mer est grosse d'une déesse »).

Ces élans sentimentaux correspondent à un thème récurrent, déjà exprimé dans des poèmes de jeunesse que Spada envoie pour une sélection du prix Apollinaire, sur les conseils de Marius Bruno. Il n'obtient pas le prix, mais l'un des membres du jury, l'écrivain Henri Barbier, qui dirige les éditions des Iles de Lérins, à Nice, sous le nom d'Henri de Lescoët, lui propose de les publier dans sa propre maison. Ce sera *Unique vivante*, un recueil de treize poèmes, sorti des presses au printemps 1951 — en même temps que les deux numéros de *Ritme* et sous le même pseudonyme — dédicacé chez Rebufa au mois de juin. L'ouvrage est remarqué, il reçoit un accueil favorable dans la presse nationale. Adrian Miatlev, le très actif critique de *La Tour de Feu*, apprécie le ton sincère de « cette œuvre d'une si grande qualité²⁵ ».

Avec une variété de formes et de tons, les poèmes célèbrent le bonheur d'aimer dans la présence des cœurs et l'attrance des corps, malgré la conscience du temps et de la mort.

Près de toi je regardais les reflets dans la rivière, et sous les fétus vogueurs nos images semblaient à l'ancre.

Mais je les voyais s'enfuir comme l'arbre immobile que le Temps habite jusqu'au jour de sa mort.

Et les yeux clos je sentais mon amour quitter ta chair pour s'enfoncer au secret de ton essence éternelle

Loin du monde où nous vivons notre destin de poussières. (« Parables C »)

Avec *Unique vivante* et *Aritmie*, on a deux recueils publiés la même année mais dix ans séparent les poèmes²⁶. De l'un à l'autre, l'écriture s'accomplit en pleine maturité : elle se dépouille de ses traits lyriques ; elle affirme un thème majeur, éros comme force de vie ; enfin, par la diversité de l'expression, elle montre une grande maîtrise de la création poétique. En effet, dans *Unique vivante*, le poète est un adolescent qui s'épanche et qui clame sa joie d'aimer dans le feu des corps :

J'ai hâte d'éveiller
sur sa poitrine nue
l'aveuglante clarté
qui nous embrasera. (« Soleil d'amour »)

En ce jour d'hui, à l'instant même,
nous rions d'aise en nous baisant
et cette chair de jeune fraise
je peux la prendre entre mes dents ... (« En ce jour d'hui »)

Tes baisers creusaient mon cœur, vagues lentes, silencieuses, sur une plage effacée.

Et ton corps descendait sur tes bras appesantis à mon cou qui m'enfonçaient dans les sables de la nuit. (« Parables A »).

La célébration de la femme irradie la joie et la fougue d'un jeune homme de dix-huit ans qui découvre les flèches d'Eros comme le montrent ces quelques extraits. L'abondance de la première personne (je, nous, possessifs) suggère le ton d'une confiance murmurée à l'oreille de l'« *Unique vivante* », une Eve bien charnelle qui tourmente le poète.

Mon angelise ma démonsse
Mon éphébelle aux yeux de mer
Je meurs de mordre un fruit d'hiver
Ta joue sucrée comme une pomme. (« Scherzo »)

Mais cette « femme au sein de neige », appelée avec affection « mon enfant grecque », « ma douce gerbe dans mes bras », se transforme au fil du temps en fille d'Eros car le poète est devenu un homme, soumis tout entier à son désir. Son propos n'est plus de s'adresser à sa « terrestre bien-aimée » mais de dire la pulsion qu'il ressent, vrillée au corps, devant une « fille de nuit ». Il ne s'agit plus de relation duelle mais de l'expression plus générale, plus universelle, de la force de vie.

Dans la chambre au miroir mal remis de ses ombres
Une fille de nuit lissait ses cheveux roux
Le silence brûlait en chandelle – et le diable
Dormait la flamme au cou sur la neige du lit.
(« Diable à quatre ou les saisons »)

L'horizon se détend
la mer feint la dormeuse
le silence des cœurs
inquiète les étoiles
qui volètent auprès
du bûcher de nos corps. (« Été »)

On peut joindre à cette veine d'écriture un poème de 1945, paru dans un périodique, intitulé « Les Baisers », où Spada (il signe cette fois de son patronyme) a déjà pris ses distances avec le lyrisme juvénile d'*Unique vivante* pour oser des images érotiques dans un langage allusif.

Étincelle fille de roses
– Dansez feuillages du matin –
La source folle te propose
De frais baisers parmi les seins.

Elle est la source au ventre d'argile où le dormir serait si bon avec le songe en fines bulles qui monterait comme une tige s'épanouir à la surface.

Sa douceur vive te pénètre
Abeille épouse de pistil
Est-ce un baiser au bord des cils,
Est-ce une larme au feu des lèvres ?

La lumière lutte avec l'ombre des feuillages balancés pour couler à ta poitrine
un serpent de chaleur molle qui se glisse vers ton cœur.

Ce mot limpide à fleur de lèvres
Aux yeux des armées de lumière
L'amour aux mains entrelacé
Il la regarde. Elle se tait.

Un oiseau rond comme un silence jette son vol enluminé à cherche brise et une
vrille de musique jaillit des cimes du soleil pour dérégler dans la forêt les jeux
des bêtes à pelage.

Luise la joie larmes de rire
Sur les visages de juillet
Il l'aime à ne savoir que dire,
Le clair langage des baisers.

L'émail des fleurs de la prairie qui dansa sous les pieds légers donne à l'éclat
du grand Midi sa sautillante solitude²⁷.

Ce poème contient un certain nombre de traits qui deviendront caractéristiques de l'écriture ultérieure. Il allie d'abord la joie de vivre et l'élan amoureux comme deux forces originelles au sein de la Nature. A cette présence d'Eros («Étincelle fille de roses»), se joint aussi l'imaginaire avec ce « songe en fines bulles qui monterait comme une tige s'épanouir à la surface ». Enfin, deux autres éléments apparaissent discrètement dans la dernière prose : la référence aux arts avec une allusion au *Printemps* de Botticelli et l'ancrage dans le sud, « le grand Midi », un lieu sur-connoté culturellement et dont Spada se réclamera tout au long de son œuvre²⁸.

Tous ces poèmes montrent que Spada est un cœur ardent qui aspire à l'amour absolu, physique et spirituel. Ne fréquente-t-il pas les écrits surréalistes pour qui l'amour est une valeur primordiale ? Il est le fervent lecteur de *l'Amour fou* de Breton, de *L'amour la poésie* d'Eluard, et il connaît le concept de l'Amour sublime de Péret, trois poètes qui lui montrent l'exemple d'une incandescence fusion. Et rendent son manque d'autant plus vif, sa recherche d'autant plus pressante.

Son attente n'est pas vaine, son rêve devient réalité alors que Dissonance se métamorphose en « Centrale NRJ », sous la présidence de Jean Cocteau. Utilisant une abréviation lettriste empruntée à un poème d'André Martel, la galerie Varaud monte en puissance. La créativité du peintre explore de nouvelles voies avec des mobiles alliant lumière, mouvement et abstraction colorée. Le cercle s'élargit, accueille

Maurice Raphaël, un personnage romanesque, écrivain de polars à succès sous le nom d'Ange Bastiani²⁹ qui draine dans son sillage l'auteur des *Enfants terribles*. Fély Mouttet organise des expositions à Cannes, Toulon, Aix en Provence en 1952, puis à Bruxelles, au Palais des Beaux-Arts en 1953, sous le nom de *Ritme*, manifestation qui aura une suite avec une exposition d'artistes belges à Toulon, chez Varaud. Et Pierre Guéguen qui prend la tête du comité œuvrant pour l'exposition d'art abstrait au musée de la ville, souhaite mettre en valeur « cette nouvelle école abstraite nommée *rythme concret* ».

Dans la mouvance de toutes ces manifestations, Spada n'est encore que Salvadour. Mais il va bientôt naître à lui-même. En 1953, à la faveur d'une exposition collective, il rencontre pour la première fois la seule femme du Groupe, Janine Maschès. Il connaissait ses toiles, à la structure nette, solide, toute empreinte de force solaire, mais ils se sont manqués jusque là. Elle, faisant des études à Paris durant l'année scolaire. Lui, partant de Toulon dès les premiers jours des vacances. Maintenant ils sont face à face. Marcel découvre son alter ego. Le monde ancien s'efface pour renaître dans la lumière des jours nouveaux.

D'aujourd'hui à jamais
une foudre d'aimer
et mon passé
 poussière d'herbe

sur une terre brûlée³⁰.

Michèle GORENC

Tréne

Heureuse,
à décrocher des oiseaux et des fleurs
pour apaiser sa faim de vivre,
à courir aux églises, aux sources, à se lécher,
se frotter, se muer, s'écouter,
se poursuivre...

Heureuse
à ses lèvres, à ses seins, à son sexe
l'amour
comme une panthère ivre
aux yeux et du chasseur qui hurle à la forêt
les blessures futures...

Heureuse
palpiter en chair blonde et les hasarder
donner au sable sa chair prise
apaisée, apaisée, apaisée,
par tout l'amour qui se délire

23 juin 1944
Jeanne Baudouin
Hyères.

NOTES :

¹ Jean-Baptiste Massillon (1663-1742) a été formé par la congrégation des Oratoriens présente à Hyères. Il fut évêque de Clermont. Il prononça plusieurs oraisons funèbres dont celles du Prince de Conti (1709), du Dauphin (1711) et de Louis XIV (1715). Il prêcha les sermons du *Petit Carême* (1718) qui instruisirent Louis XV alors âgé de huit ans.

² Le concours, prévu en juin 1944, ne peut avoir lieu en raison du Débarquement des alliés en Normandie. Les élèves sont renvoyés chez eux. Marcel passera les épreuves écrites à Aix en Provence au mois de novembre et les épreuves orales à Saint-Cloud, en juin 1945. Admis deuxième, il effectue sa rentrée en octobre dans la promotion de 1944.

³ Michel Flayeux (1931-2009) a publié une vingtaine d'ouvrages. Il a créé la revue *Chemin* et dirigé les éditions *Télo Martius*. André Portal (1934-2008) a publié une dizaine de recueils et a été au comité de lecture de « La Cave », « Chemin », « Archipels ». Marcel Miggozzi (1936) a publié une trentaine de recueils et a participé au comité de rédaction de « La Cave », « Action poétique », « Chemin », « Sud ».

⁴ Jean Aicard, *Le Pavé d'amour*, Paris, Ollendorff, 1892 ; Léon Vérane, *Bars*, Toulon, Les Facettes, 1928 et *Toulon par Léon Vérane*, Paris, Emile-Paul Frères, coll. « Portraits de la France », 1930 ; Claude Farrère, *Les Petites alliées*, Paris, Ollendorff, s. d. ; Jean Cocteau, *Le livre blanc*, Paris, éd. du Signe, 1930.

⁵ Armand Lizzani est acteur professionnel et metteur en scène. Il vient à Toulon en 1946 comme professeur d'Art dramatique, de diction et de littérature dramatique au Conservatoire de la ville. Il ouvre une Ecole, place Puget et constitue la Compagnie Armand Lizzani. En 1960, avec l'aide de l'adjoint aux Beaux-Arts, Maître Bortolaso, sous la municipalité de Maurice Arreckx, il fonde le Petit Théâtre de Toulon, situé 12, rue Augustin-Daumas, le bureau étant 15 rue des Tombades (*Les Amis du Petit Théâtre de Toulon*, bulletin gratuit, n°1, juin 1960).

⁶ Marius Bruno (1910-1989) est d'abord employé à l'Arsenal puis à la Bibliothèque municipale de Toulon. Il a publié sept recueils de poèmes dont le premier, *La petite espérance*, est édité par Signes du temps en 1950.

⁷ Un catalogue (de format 10,5x13,5) intitulé « Sept peintres », imprimé « sur les presses de A. Chambeiron, maître imprimeur à Toulon », le 12 novembre 1948 semble être édité par les Toulonnais pour garder en mémoire cet événement.

⁸ Fély Mouttet (1893-1953) est né à Collobrières. Elève à l'Ecole des Beaux-Arts de Paris (atelier de Cormon) et des Arts décoratifs, il dirige l'Ecole des Beaux-Arts de Toulon jusqu'à sa mort en 1953. (Catalogue *Réalités Nouvelles*, 1954, n°8, p. 3) ; Olive Tamari (1898-1980), dans une œuvre très variée explore le réalisme, le surréalisme puis l'abstraction. Il succède à Fély Mouttet à la direction de l'Ecole des Beaux-Arts (1954-1968). Son atelier, durant l'entre-deux-guerres, est le lieu de rendez-vous des peintres et des écrivains comme Paul Morand, Thomas Mann, Bernanos, Francis Carco, Léon Vérane, André Salmon... Son œuvre comprend de nombreuses peintures, lithographies et albums consacrés à un écrivain. Il est également poète et publie son premier recueil dans la revue de Varaud *Rythme* [1950]. Il édite ensuite huit autres ouvrages. Georges de Mostuéjols (1899-1949), autodidacte, accompagne le Groupe Dissonance dans ses expositions parisiennes. Sa peinture, tendre et naïve, est pleine d'effusions lyriques.

⁹ Créé en 1946 sur l'impulsion d'un amateur d'art Fredo Sidès, ce Salon fait « la promotion en France et à l'étranger d'œuvres de l'art communément appelé : art concret, art non figuratif ou art abstrait ». *Réalités Nouvelles 1946-1955*, Galerie Drouart, impr. Chirat, 2006.

¹⁰ Le groupe d'Arte Madí est créé à Buenos Aires en 1946 par les plasticiens Gyula Kosice et Carmelo Arden Quin qui se séparent ensuite. Arden Quin continue ses recherches en Europe tandis que Kosice reste en Argentine et nomme son mouvement « Madí-Nemisor ». C'est lui qui rencontre Del Marle et présente l'Arte Madí au Salon des Réalités Nouvelles en 1948. « En axant ses recherches sur la dynamique de l'invention, [l'Arte Madí] pose le problème du mouvement et de la manipulation, deux concepts qui allaient ouvrir la voie au cinétique et au participatif ». Daniel Schidlower, « La conquête de l'abstraction. De sa naissance aux Réalités Nouvelles », *Réalités Nouvelles 1946-1955*, Galerie Drouart, impr. Chirat, novembre 2006, p. 17. Ces questions intéressent Varaud au plus haut point.

¹¹ Relatant la nouveauté de cette expression abstraite, la presse accueille les « peintres de Toulon qui préparent les réalités de demain », elle annonce que « Fély Mouttet herbinise son tempérament de méridional » (Roger Colombani, *La Marseillaise*, 12 octobre 1948).

¹² Geneviève Claisse, *Herbin*, Genève, Les Editions du Grand-Pont, Jean-Pierre Laubscher. Paris, La Bibliothèque des Arts, 1993.

¹³ Jacint Salvadó (1892-1983), à la palette nerveuse et colorée, sera pour les Toulonnais un important lien avec le monde artistique parisien, notamment grâce à ses bonnes relations avec Auguste Herbin et avec Raymond Bayer, professeur de philosophie à la Sorbonne, spécialiste d'esthétique et amateur d'art abstrait. Entretien avec Janine Maschès. (Voir aussi Antonio Salcedo Miliani, *Jacint Salvadó, un camí vers l'abstracció*, Diputació de Tarragona, Viena Edicions, 2005).

¹⁴ Olive Tamarí sera secrétaire adjoint puis secrétaire général du Salon des Réalités Nouvelles de 1950 à 1954.

¹⁵ Pierre Guéguen (1889-1965), poète et critique aux *Nouvelles littéraires*, s'engage dans les années cinquante en faveur de la peinture abstraite en écrivant pour des revues d'avant-garde comme *Art d'aujourd'hui*. Installé à Toulon à cette époque, il jouera un rôle important dans la promotion des activités de Dissonance. Il préside par exemple le comité pour l'exposition du Groupe qui a lieu au musée des Beaux-Arts en 1956 (17 mars-7 avril).

¹⁶ Les informations sur cette revue proviennent des recherches effectuées par Alain Bitossi, présentées lors de sa conférence : « Les poètes de la revue *Rythme 50* », donnée à la Médiathèque du Pradet, le 15 mars 2007. La revue *Rythme* est un petit format (10,5 x 14) qui comprend de quatre à douze pages. A. Bitossi a répertorié cinq opuscules pour *Rythme 50*, quatre pour *Ryhtme 51* et quatre pour *Ritme* (qu'il situe aussi en 1951).

¹⁷ Varaud, en résonance avec l'avant-garde internationale du Salon, passe rapidement d'une abstraction géométrique très colorée à l'assemblage d'éléments peints développés dans l'espace.

¹⁸ André Martel, *Le Paralloïdre des Çorfes*, Paris, Debresse, 1951. A la sortie de cet ouvrage, accueilli comme « essentiellement esthétique » selon le linguiste Albert Dauzat, Martel (1893-1976) passe ainsi de l'Académie du Var dont il est sociétaire depuis 1925, au Collège de Pataphysique où il reçoit le titre de Régent. De secrétaire des séances de la docte assemblée varoise il devient... secrétaire particulier de Jean Dubuffet qui a « reconnu en lui un membre éminent de sa parentèle en extravagance » (Brigite Bardelot, *André Martel. Du jargon comme l'un des Beaux-Arts*, Nice, Rom Edition, 1998, p. 59). Le fascicule de *Rythme* qui lui est consacré, daté de novembre 1950, est déjà orné du paraphe que le « Martélandre » utilisera pour accompagner sa signature : un parapluie fermé dans un cercle avec son manche à la verticale comme un point d'interrogation.

¹⁹ Varaud entre dans le jeu et dispose les cinq caractères de « Ritme » alternativement,

sur deux lignes superposées, ce qui donne une allure dansante à ce titre.

²⁰ Les quatre numéros de *Ritme* répertoriés par Alain Bitossi comprennent un numéro collectif (avec huit poètes : Marius Bruno et son frère, François Cruciani, Lucien Becker, Bernard Jourdan, Pierre Guéguen, André Martel et Salvadour-Marcel Spada) ; un numéro consacré à l'Arte Madí ; un autre à René Massat, critique littéraire, spécialiste et éditeur de l'œuvre d'Alfred Jarry, directeur du Salon des Réalités Nouvelles à la mort de son fondateur Fredo Sidès ; enfin un autre à Salvadour (pseudonyme de Marcel Spada), intitulé *Aritmie*.

²¹ Sur la couverture, un collage de Varaud présente une forme triangulaire rouge dont les lignes souples et épurées donnent une impression de légèreté et simulent le mouvement.

²² André Martel confirme ici son langage paralloïdre. François Cruciani (1904-1990) pharmacien, poète, est un dynamique « médiateur » culturel et diffuseur de poésie. Le très solitaire Lucien Becker (1911-1984) est, à ce moment-là, commissaire de police à Marseille. Bernard Jourdan (1918-2003) rejoint plus tard la Maison de Poésie, dont il sera critique et rédacteur très fidèle de la revue *Un coin de table*, à la Fondation Emile Blémont, à Paris.

²³ Le poème est composé de quatre strophes, une par saison. Les deux premières sont formées de quatre heptasyllabes et deux alexandrins disposés sur trois lignes. Les deux autres sont des quatrains d'alexandrins, plus sages d'aspect.

²⁴ Spada publie *Aritmie* sous le nom de Salvadour. La couverture est illustrée par Lily Lelièvre, une artiste qui expose épisodiquement avec le groupe Dissonance.

²⁵ Adrian Miatlev, « La poésie et son double », *La Tour de Feu*, n° 36-37, printemps 1952, p. 189. Le critique du *Figaro littéraire* apprécie ce « poète doué » et Jean Rousselot fait son éloge dans les *Nouvelles littéraires*.

²⁶ Pour *Unique vivante*, Marcel Spada a sélectionné des poèmes de 1941 et 42. Il les a donc écrits à 18-19 ans.

²⁷ Marcel Spada, « Les Baisers », (poème daté du 11 décembre 1945), *Les Conquérants*, organe bi-mensuel des Jeunes-Lettres, Avignon, Impr. spéciale, gérant responsable Lucien Justet, [janvier 1946], vol. 1, n°2, p. 4.

²⁸ Comme en témoigne, entre autres, la *Chronique d'un sudiste*, Paris, Julliard, 1991.

²⁹ Maurice Raphaël et Ange Bastiani sont des noms de plume de Victor Marie Lepage, né le 2 décembre 1918 à Toulon, mort le 9 novembre 1977 à Paris. Ce personnage nimbé de mystère écrit aussi sous d'autres pseudonymes (Ralph Bertis, Zep Cassini, Vic Corlier, Luigi Da Costa, Ange Gabrielli, Victor Saint-Victor). Patrick Modiano évoque sa silhouette *Dans le café de la jeunesse perdue*, Gallimard, 2007.

³⁰ « La première année en dix-huit poésies », *L'Alter ego*, inédit.